

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 73 (1934)
Heft: 39

Artikel: Une soupe trop claire
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-226007>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 11.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



CONTEUR VAUDOIS

FONDÉ PAR L. MONNET ET H. RENOÜ
Journal de la Suisse romande paraissant le samedi



DERE ET REVI SU L'AOTON

NOUTRE riére-pére-grand étant dâi dzein que cougnessant bin dâi z'affére. Lè guegnivant à tsavon, avoué pacheine ; lè valet fasant quemet le père, et l'ant trovâ su l'aoton tot cein que vo vu marquâ su clli papâi. Se trompâvant pas tant, allâ pî ! S'onn' annâie réussessâi pas, l'an d'aprî l'avâi djeint bin adrâi. Ti clliâo revî (proverbe) s'ajustâvant avoué lo blliâ et lo fémé que l'avant dein clli teimps. Ora, avoué noutron novi blliâ — po cein que s'agit de sénâ, — e-te dâo mîmo ?

Lè vaitec :

De sèteimbro lo veingt-ion
L'è lo premî de l'aoton.
Lè né, dein lo temps que dio,
Dourant atant que lè dzo.

(Sti an, l'aoton l'a coumeincî lo veingte-trâi).

Niole quand la lena crai :
Biau temps houit dzo de relodzo.
Ma niolan quand ie dècrai :
Dèvant trâi dzo de la piodze.

Quand les oignons ont trois pelures,
C'est signe de grande froidure.

La chaleu, ein aoton quand peuge, peuge bin,
Et fâ mé qu'on ne crâi malâdo ào bin moureint.

Quand lo pia pioule su lè modze
Subllie la piodze.

Sèteimbro è lo mài de mai de l'aoton.

Ein otobro la crâmena
Estermine la vermena.

Croûto aoton .
N'einreitse nion.

Octobre tout en bruines,
Annonce hiver de ruines.

Ao mài d'ou et ài veneindze
Lâi a ne fite ne demeindze.

Bon temps, bouna châ, bon sénâ
Le fant lo tsamp bin eingranâ.

Sâine ton blliâ à St-Maurice (22 sèteimbro)
Et t'ein ari à ton servîco.

L'è à la St-Metsâ (29 sèteimbro)
Que lè fri sant couilli.

Veint ào dzo de St-Metsâ
L'è dâo chet sein trâo botsâ.

Piodze de St-Metsâ dêmâore pas ào ciè.

Se lo blliâ molhie à St-Remi (1er octobre)
Sénâo, te pâo tè redzoi.

Ne sâine pas lo dzo de St-Lerdzî (2 octobre)
Se te vâo pas avâi dâo blliâ lerdzî.

..

S'il vente au jour St-Cyprien, (3 octobre)
Ta sérerie ne vaut rien :
Ta graine en terre n'entrera,
Et le corbeau la mangera.

..

Sâine à St-François, païsan, (4 octobre)
Po avâi on gran pèsant.

..

Si le jour de St-Bruno
On boit déjà du nouveau.
C'est que la récolte est bonne
Et que chère sera la tonne.

..

Le jour de la St-Denis (9 octobre)
Le vent se marie à minuit.

..

S'il pleut le jour de St-Denis,
Tout l'hiver aura de la pluie.

..

A la St-Denis où le vent touche,
Les trois quarts du temps il y couche.

..

Orage au jour de St-Edouard (13 octobre)
Est dangereux s'il vient le soir.

Mais s'il éclate le matin
C'est l'été pour la St-Martin.

..

A la St-Florent (17 octobre)
Te pâo sénâ ton fromeint,
Mâ tè faut pas pèdre ton temps.

..

A la St-Lu (St-Luc, 18 octobre)
Faut sénâ dru.

..

Quand arreve la St-Maglaire, (24 octobre)
Vegnolan sâ cein que pâo bâire.

..

St-Crépin (25 octobre), la moo ài motse,
Le tsisant sein qu'on lè totse.

..

Quand octobre prend sa fin
La Toussaint est au matin.

Marc à Leuis.

UN LOCATAIRE DIFFICILE A TROUVER

G'ETAIT en 1836. Le regretté M. Edouard Dapples venait d'être nommé syndic de Lausanne. Il reçoit un jour, du chef de gare de Bâle, une missive avec la suscription : pressante, congue en ces termes :

« Monsieur le syndic. Il y a quelques dix mois qu'un Russe, en passage ici, et m'annonçant qu'il allait dans votre localité, a consigné entre mes mains une somme assez importante, dépôt qui me met mal à l'aise. Veuillez, s'il vous plaît, me donner son adresse. »

Le syndic convoque son inspecteur de police et ses commissaires de quartier, auxquels il donne pour instructions de lui fournir, à bref délai, l'adresse d'un Russe nommé C..., habitant Lausanne ou sa banlieue.

Les agents fouillent tous les hôtels, toutes les maisons de pension, prennent des renseignements à droite et à gauche pendant une quinzaine de jours : Rien !

Dans l'intervalle, arrive de Bâle une missive encore plus pressante que la première. Le syndic convoque de nouveau ses employés :

— Ah ! ça, leur dit-il d'un ton sévère, est-ce que vous ne parviendrez donc pas à découvrir mon Moscovite ?..

Et les recherches de recommence de plus belle. Le commissaire de St-François, — votre serviteur, — va à la poste et demande aux employés si peut-être ils n'ont pas vu des lettres à l'adresse de monsieur C...»

— Oui, lui répond l'un d'entre eux, il y a un comte russe de ce nom qui habite Mont-Riond, la campagne de M. Dapples, syndic.

Le commissaire court à Mont-Riond, où il est bientôt introduit auprès d'un grand et distingué personnage :

— C'est à M. le comte de C... que j'ai l'honneur de parler ?

— Oui, monsieur.

— Je suis officier municipal et je viens de la part de M. le syndic vous prier de me dire si c'est vous, monsieur le comte, qui avez consigné, il y a dix mois environ, une somme importante entre les mains du chef de gare de Bâle ?

Le comte se frappe le front, recueille ses souvenirs, et au bout de quelques secondes s'écrie :

— Oui, c'est bien moi, mais j'avais complètement oublié la chose. Voici ce qui s'est passé : Nous sommes partis, ma mère, mes enfants et moi, de St-Pétersbourg, pour venir faire un séjour sur les bords du Léman. A Francfort, ma mère, très fatiguée, a voulu s'y arrêter quelques jours, tout en nous invitant à poursuivre notre voyage. Chemin faisant, il me vint à l'idée qu'elle n'avait peut-être pas gardé suffisamment d'argent. C'est alors que j'ai fait ce dépôt et télégraphié à ma mère. Elle ne s'est pas arrêtée à Bâle et j'ai complètement perdu de vue cet incident.

Je priai le comte de faire connaître son adresse au chef de gare de Bâle, et je revins en hâte au bureau de M. Dapples.

— J'ai trouvé votre homme, monsieur le syndic.

— Pourtant !... et où habite-t-il ?

— Chez vous, monsieur.

— Comment, chez moi ?

— Oui, c'est un comte russe qui a loué votre campagne de Mont-Riond. Votre régisseur aura sans doute oublié de vous le dire.

Alors le syndic, partant d'un grand éclat de rire, s'écria :

— A la bonne heure ! à la bonne heure !

L. R. D.

Malade nouveau jeu. — Votre médecin n'avait donc plus votre confiance ?

— Loin de là. C'est l'homme le plus savant, le plus capable, le plus...

— Alors, pourquoi en avez-vous pris un autre ?

— Il me défendait de fumer.

UNE SOUPE TROP CLAIRE

G'ETAIT au mois de juin dernier, à l'époque de la récolte des foins. Grande animation à la ferme de *** où l'on occupait à ce moment-là, quinze à vingt domestiques ou journaliers. Le maître de la maison avait cependant de grandes difficultés à se procurer le personnel nécessaire à ses travaux de campagne, tant il était connu par son avarice et la manière parfois déplorable dont il nourrissait son monde. Soupes maigres, viandes coriaces, gros légumes, arrosés d'une piquette à faire dres-

ser les cheveux sur la tête aux moins difficiles, tel était le menu de chaque jour.

Le soir d'une chaude journée, où tous avaient bûché dur, où l'on avait entassé dans la grange des centaines de quintaux de foin parfumé, chacun vit arriver avec plaisir l'heure du souper et du repos.

Les nombreux travailleurs prirent place à la longue table de la cuisine, au milieu de laquelle on ne tarda pas à déposer l'immense soupière d'étain, dont la contenance suffisait, largement, pour remplir toutes les assiettes.

Ce soir-là, la soupe paraissait encore plus maigre, plus claire, plus détestable qu'à l'ordinaire ; c'était presque de l'eau tiède : rien de substantiel, rien de nourrissant pour ces braves gens. Aussi l'un d'eux, indigné de la manière dont ils étaient traités, après avoir deux ou trois fois agité le liquide avec la poche à long manche monte sur le banc, ôte sa veste, son gilet, rejette ses bretelles en arrière, se penche vers la soupière, lorsque le maître, étendant vers lui les bras, s'écrie :

— Qu'est-ce que tu vas faire là, Jacques ? Es-tu fou ?...

L'autre lui répond en patois :

— Je vû pliondzî, noutron maître, po vère se lâi a ôquî à fond !...

Le grand repos. — Mlle X... est bavarde et méditative.

Tout dernièrement, se trouvant indisposée, elle alla trouver son médecin.

— Ce n'est rien, fit celui-ci, après avoir examiné la malade ; vous n'avez besoin que de repos.

— Mais, docteur, regardez donc ma langue.

— Votre langue aussi.

CHACUN SON METIER

UN homme et une femme demeuraient dans une misérable cabane. Chaque jour l'homme se rendait aux champs et la femme restait au logis pour faire la cuisine.

Un matin, après déjeuner, le mari dit à sa femme :

— Il faut convenir que tu ne te foules pas la rate avec ta marmite, tandis que moi je dois m'échiner aux rudes travaux de la terre.

— Essayons de changer les rôles, répondit la femme : c'est moi qui irai aux champs, et c'est toi qui resteras à la maison pour préparer le manger.

— Je ne demande pas mieux, dit le mari. Commençons à l'instant même.

La femme plaça la pioche sur ses épaules, et partit ; l'homme demeura au logis, la cuiller à pot à la main. La première question qu'il se posa fut de savoir quel plat il allait faire.

« Eh ! parbleu ! pensa-t-il, quand on tient la croix, il faut se bénir soi-même ! Je vais donc préparer mon plat de préférence. » C'était de la bouillie au riz. Mais à peine avait-il apporté le bois et allumé le feu qu'il entendit la vache beugler.

« Tu peux bien beugler à ton aise, murmura notre homme ; il faut avant tout que j'aille encore chercher de l'eau, sans quoi mon feu se consumerait inutilement. »

Et, ayant pris le seau, il s'achemina vers la fontaine. A son retour, il versa l'eau dans le pot qu'il plaça sur le feu.

À ce moment, la vache se mit pour la seconde fois à beugler.

« Oui, beugle encore, s'écria-t-il, ton tour n'est pas venu ; il faut d'abord que je mette le riz dans le pot pour le faire crever. »

Cela dit, il courut chercher le riz, le répandit dans le pot, et le remua en tous sens avec la cuiller.

La vache beugla pour la troisième fois.

« Oui, répondit l'homme, c'est à présent à toi d'être servie. »

Il se rendit donc à l'étable et s'aperçut avec effroi qu'il n'y avait plus de fourrages.

« Ne perdons pas de temps, se dit-il, car si j'allais maintenant faire de l'herbe, l'eau profiterait de mon absence pour bouillir et le riz pour s'échapper du pot, ce qui serait fâcheux pour mon plat préféré. »

Aussitôt il détacha la vache et la conduisit sur le toit de mousse de sa cabane.

« Je te permets pour cette fois de paître là, dit-il à la vache en la quittant.

A peine fut-il dans la cuisine, à peine eut-il versé sur le riz une nouvelle portion d'eau en remplacement de l'eau bouillante qui s'était enfuie, qu'il pensa :

« Mais, si la vache allait tomber du toit, elle pourrait bien se rompre le cou, ce qui gênerait un peu la pauvre bête ! »

Il ressort en toute hâte, regrime sur le toit, attache une corde au cou de la vache et en lance l'autre bout par le trou de la cheminée ; après quoi, il s'empresse de retourner à la cuisine, et se noue solidement la corde autour d'une jambe.

« A présent, se dit-il, je vais pouvoir à loisir faire bouillir mon riz. » Il versa l'eau bouillante hors du pot, répandit du lait sur le riz, remit le tout sur le feu, et avec sa cuiller remua la bouillie avec soin, pour l'empêcher de brûler.

Tout à coup, la vache, en brouant sur le toit, fit un faux pas, perdit l'équilibre et tomba vers le sol ; mais la corde n'étant pas assez longue, elle resta suspendue par le cou, tandis que, d'un autre côté, son poids avait enlevé dans la cheminée la pauvre cuisinier qui planait la tête en bas, juste au-dessus de sa bouillie.

En ce moment arrivait la femme, qui fut consternée de voir sa vache ainsi pendue et tirant la langue en détresse. Elle avait heureusement sur elle son couteau à fromage.

L'éclair n'est pas plus prompt. Elle l'ouvrit, saisit la corde, la coupe, et la vache se retrouva sur ses quatre pieds.

La ménagère, furieuse, court ensuite à la cuisine, pour tancer d'importance son maladroit mari. Mais celui-ci gisait la tête enfouie dans le pot au riz, et il fallut avant tout le remettre aussi sur ses pieds. Cela fait, il était encore trop tôt pour lui administrer sa leçon, car il avait les yeux et les oreilles pleins de bouillie.

Elle commença donc par lui laver la tête ; puis comme elle allait entamer son sermon, le mari confus lui mit une main sur la bouche et dit :

— Tais-toi ! Ne m'as-tu pas déjà lavé la tête ! A l'avenir, tu resteras au logis et tu seras seule chargée de la cuisine pendant que j'irai aux champs travailler la terre. Je vois que le proverbe a grandement raison : « Chacun son métier, et les vaches seront bien gardées. »

VINGT ANS APRÈS

LE vendredi 31 juillet, le tambour Louis Groux bat la générale à Grandson, à 10 heures du matin : grand émoi de tout le public, si tranquille d'habitude, chacun de discuter de la guerre ; il faudra aller border nos frontières comme en 1870. Aussi j'ai quitté mon travail sur le champ pour mettre en ordre mon équipement, mais comme un bon soldat, j'avais toujours de l'ordre pour mes effets militaires ; donc, tout était prêt en quelques minutes.

Le lendemain, à midi, départ pour la mobilisation à la caserne d'Yverdon ; à deux heures, l'appel ; puis nous avons levé la main pour le serment, en promettant de défendre dignement notre chère Patrie qui était en danger, car nous ne savions guère comment cela se passerait. Le lendemain matin, notre sergent-major P. nous a conduit au Pont Rouge pour fonctionner comme sentinelles ; puis, pendant une semaine, nous avons été seuls, notre sergent D. allait... à la pêche pour passer la journée, vu que nous, vieux soldats du landsturm, avions l'habitude de nous conduire en vrais pères de famille.

Tout allait comme sur des roulettes ; pour monter la garde, nous étions assis sur des tabourets, une dame d'Yverdon nous a fait ce grand service et nous avons été bien surpris de cette gentillesse ; vous pouvez penser si c'était un beau service. Par surcroît d'amabilité, des dames nous ont apporté du café au lait, ainsi que de la pâtisserie, sans oublier de la lecture, également le *Conteur Vaudois*, toujours apprécié par notre section ; vraiment nous avons été des enfants gâtés.

Un jour, un cheval est parti de la ferme qui se trouvait près de notre cantonnement « Hôtel de la Fenasse » ; me sentant encore assez alerte, et malgré mon âge déjà avancé, j'attrape le cheval par la bride et sans autre je saute dessus, car dans mon jeune temps j'adorais les chevaux, puis je l'ai reconduit à son propriétaire. Je vous assure que M. Z. a été émerveillé de voir arriver un vieux soldat sur son cheval, qui du reste était très vif ; comme récompense, j'ai été gratifié d'un litre de fine champagne, ce qui fut la plus grande joie de ma section, pendant la nuit, un petit verre de ce précieux liquide nous tenait réveillé pendant les deux heures qu'il fallait monter la garde.

La deuxième semaine, le service de garde a été changé, nous sommes restés en ville, soit pour garder la gare, les voies ferrées, puis chez les MM. Hinderer frères, denrées coloniales. J'ai été quelquefois de garde au bout du pont de Gleyres à côté de la boulangerie de M. F., quel beau poste, car le boulanger a été très aimable envers nous, un simple signe et nous allions au four, une surprise nous attendait, un gâteau au fromage, puis trois verres au guillon, du vin pétillant de Champvent, il me semble que j'en ai encore le goût, tellement il était bon. Un jour, j'étais de plenton devant le café d'Yverdon, notre dévoué et aimable capitaine A. P. me demande si le service me plaisait, c'est de grand cœur que je lui ai répondu, que tout allait à souhaits ; quand j'ai soif, un petit signe et une belle et gentille sommelière me tendait une grande chope ; mon supérieur est parti en riant et m'a dit que j'avais raison de profiter d'une si bonne occasion.

Le dernier soir à la caserne, fut une vraie soirée familiale, car notre « as » l'ami Jules Colomb de Grandson, chanteur de première force, nous a chanté ses plus belles mélodies et dit des monologues, puis la partie récréative a continué avec un camarade, dit « Gob » de la rue X, ce dernier en a entendu des terribles surtout à cause de sa chèvre, la pauvre bête avait de l'ennui ; on lui a commandé de l'amener à la caserne pour la distraire, etc., je vous assure que dans les grands cirques les « Augustes » ne rivalisent pas avec notre cher collègue J. C., aussi nous gardons un souvenir ineffaçable.

Les Jules savent s'amuser et en même temps ils rendent des grands services dans chaque ménage, n'est-ce pas, mes chers collègues, car celui qui vous raconte son carnet de 1914 est aussi un Jules. Maintenant, un chaleureux merci est adressé à notre cher capitaine, M. A. P., de Baulmes, pour sa grande amabilité envers nos vieux troupiers ; que ne ferait-on pas en cas de guerre envers des supérieurs si dévoués et familiers ?

J'ai entendu souvent mes camarades prononcer ces paroles, soit qu'ils auraient aimé finir leurs jours avec un si beau service, si facile et agréable.

Jules Cochand.

LA VIEILLESSE

LS sont nombreux ceux qui ne supportent la vieillesse qu'en ne la regardant pas, qu'en ne l'acceptant jamais et s'ingénient à se tromper eux-mêmes comme à tromper les autres ! Nous faisons front à la vie, nous marchons en avant, droit devant nous jusque vers l'âge de cinquante ans. Mais un moment vient presque toujours, où nous nous retournons et n'allons plus qu'à reculons pour ne pas voir le terme inévitable. Nous avions jusque-là les yeux fixés sur l'avenir ; maintenant nous les tournons vers le passé et nous nourrissons notre âme de souvenirs ou de regrets comme nous la nourrissons autrefois d'espérance. C'est l'heure de la crise morale la plus profonde sinon la plus tragique de notre vie, où la véritable qualité des âmes se révèle. Les faibles et les mesquines se rapetissent encore, s'aggrissent ou se lamentent. Les forts et les généreuses s'épanouissent au contraire dans une douceur toute nouvelle et dans une sérénité jusque-là inconnue.

La femme, par exemple, qui a été jolie et qui voit disparaître ses charmes sous les rides et les